

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 8

Artikel: Pour et contre : le gibus. - tuyau de poêle. - cylindre, tube, - colonne, etc

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196099>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lettre que m'écrivait, en novembre dernier, un employé supérieur de la gare de Genève :

« Ce que vous avez à Lausanne, dit-il, c'est de l'eau de rose, en comparaison de ce qui se passe à Genève au départ et surtout à l'arrivée des trains du P.-L.-M. Ces trains, voyageurs ou marchandises, circulent toute la nuit. Au départ, ils ne sifflent qu'un coup, c'est vrai, mais pour l'arrivée, quel vacarme !! La voie décrivant entre Vernier-Meyrin et Genève une forte courbe, avec une déclivité de 15 à 20 %, il s'en suit que les trains arrivant toujours trop lancés tombent à l'improviste sur le disque de St-Jean, et comme cet appareil, ordinairement fermé, ne doit être franchi qu'après son ouverture, il s'en suit que pour chaque train, le mécanicien doit siffler l'alarme en donnant sept à huit fois une série de coups de sifflet tellement stridents que c'est à crever le tympan. » Vous devez penser combien les nombreux habitants de St-Jean et environs doivent dormir ! Mais voilà, l'habitude est une seconde nature, et aucun d'entre eux ne songe à réclamer. Si cela se passait ainsi à Lausanne, je crois que la pétition qui vous occupe aurait trouvé des signataires jusqu'à la Cité. »

Et cependant, nous devons le dire, la Compagnie du Jura-Simplon s'est préoccupée, à diverses fois, de cet état de choses et a fait examiner la question de savoir si, au moyen de cloches plus ou moins évasées, placées sur la bouche du sifflet, il ne serait pas possible d'en atténuer l'acuité, cela dans la charitable intention de rendre aux voisins des gares la tranquillité nécessaire à un sommeil réparateur. Mais cette Compagnie étant tout à coup entrée dans la voie des économies à outrance, il n'a pas été donné suite à cette intéressante étude.

Terminons en ajoutant qu'on s'est demandé, à tort ou à raison, si le conducteur de locomotives, en veine de mauvaise humeur, ou pour taquiner un peu ceux qui se livrent aux bras de Morphée, pendant que lui reste à son rude métier, n'abuse pas quelquefois du nombre, de l'intensité et de la longueur des coups de sifflet. Quoiqu'il en soit on les lui a coupés.

A cette nouvelle, une pauvre malade, ayant retrouvé sa tranquillité, écrivait à la *Gazette de Lausanne* une lettre vraiment touchante et pleine d'une sincère reconnaissance pour l'Administration du chemin de fer.

Cette lettre, nous devons le reconnaître, suffirait à elle seule, malgré ce qui vient d'être dit, pour justifier les réclamations des pétitionnaires et les féliciter d'une démarche qui a eu pour résultat une mesure éminemment humanitaire. Puissent-ils désormais dormir en paix !

Pour et contre.

Le Gibus, — tuyau de poêle, — cylindre, — tube, — colonne, etc.

Tous les journaux ont signalé dernièrement le centenaire du chapeau haut de forme, qui fut porté, pour la première fois, le 15 janvier 1797, par John Hetherington, un mercier de Londres, qui, ainsi couvert, ameuta les badauds et fut poursuivi pour atteinte à la tranquillité publique.

Malgré cela, le prince de Galles trouvant cette coiffure commode (!) l'adopta. Elle devint à la mode et passa sur le continent.

Il nous a paru curieux de grouper ici les appréciations flatteuses ainsi que les persiflages auxquels la presse s'est livrée à cette occasion sur ce pauvre couvre-chef.

Les éloges.

Montre-moi ton chapeau et je te dirai qui tu es, s'écriait jadis le peintre Vilbert dans un monologue qui eut grand succès à Paris. Et il ajoutait ces réflexions :

On ne comprend pas plus un homme sans chapeau qu'un chapeau sans un homme. En effet, quand vous voyez courir un individu nus dans la rue, vous dites tout de suite : « C'est un fou ou un voleur. » Si, au contraire, vous trouvez un chapeau seul, soit au bord d'une rivière, soit dans un boudoir, vous vous dites : suicide ou adultère.

Les Japonais, voulant affirmer leur formelle intention d'imiter la vieille Europe et d'entrer dans la voie du progrès, se sont empressés d'adopter le chapeau universel.

Les révolutions ont passé et ont tout détruit, mais le chapeau haut de forme a résisté aux orages.

Si le chapeau haut de forme venait à disparaître jamais — ce qui n'est guère probable — toute une catégorie de travailleurs seraient du jour au lendemain sur le pavé. Ce sont les *gnoleurs*, ouvriers en chambre, dont la spécialité est de retaper les vieux chapeaux de soie au point que l'on peut, ensuite, les vendre comme s'ils étaient neufs. L'œil le plus exercé s'y trompe et ce n'est qu'à l'usage qu'on découvre la supercherie.

Le *gnoleur* s'étant procuré un vieux chapeau, le démonte, nettoie soigneusement la peluche, prépare une nouvelle carcasse, ou, si la vieille n'est pas trop brisée, la redresse et la remet à neuf avec un apprêt spécial. Il remonte ensuite son chapeau auquel une coiffe fraîche, un cuir neuf ou dégraissé et une garniture nouvelle donnent tout l'aspect du neuf.

Ainsi, vous, monsieur, qui paraissiez si fier de votre « Huit reflets », cessez de vous mirer dans les glaces avec complaisance... Vous avez peut-être sans vous en douter, sur la tête, l'ancien chapeau de votre concierge. Mais d'un autre côté, en portant le haut de forme, vous contribuez à faire vivre de nombreux travailleurs.

La critique.

On a protesté maintes fois contre le chapeau cylindre, et tout récemment encore quelques-uns de nos hommes célèbres appelés à donner leur opinion, ne dissimulaient pas qu'ils le trouvaient laid et incommodé. M. Emile Zola est allé jusqu'à regretter le grand feutre empanaché de jadis, qui dominait sous Louis XIII et Louis XIV. Sous Louis XIV on le tenait surtout à la main, à cause des gigantesques perroques de l'époque. C'est aussi avec ce chapeau à la main qu'on saluait si gracieusement les dames dans les figures de la gavotte et du menuet.

Le centenaire du chapeau haut de forme est un anniversaire de plus de l'imbécilité humaine, de la routine, de l'asservissement inépuisé à la volonté toute puissante de la mode. Mais qu'en profite le moins pour ériger un buste à Gibus, l'artificieux inventeur du chapeau-claque, pliant, à ressort et à détonateur automatique, ce Vaucanson du tuyau de poêle dont le génie mécanique s'efforce de réduire l'encombrant décalitre à l'aminissement d'une galette des rois. N'a-t-il pas mérité, en son louable effort, l'éternité du bronze et du granit ?

Reconnaissons que le chapeau haut de forme est absurde. Il prolonge notre silhouette d'une figure géométrique disgracieuse, la moindre goutte d'eau le tache et il est aussi susceptible que les feutres galonnés d'autrefois. Il est chaud à la tête, ne résiste pas au vent, ne peut être porté à la main sans récolter des avaries et attraper des égratignures qui mettent sa soie à rebrousse-poil. Il a le seul mérite de rentrer dans ce rêve d'égalité des classes qui couvre du même chapeau le riche

bourgeois et le modeste surnuméraire, le cocher de fiacre et le croque-mort.

Est-ce que vraiment les femmes elles-mêmes n'ont pas songé à l'arborer ?.... Oui. Les femmes qui ont le droit de se mettre sur la tête de l'or, des pierreries, des fleurs, du satin et des oiseaux du paradis, ont essayé de notre tuyau de poêle. Lorsque, il y a une quinzaine d'années, Mademoiselle Léa d'Asco voulut lancer cette mode au Cirque d'Eté, il y eut de telles protestations que la pauvre divette fut obligée de quitter son fauteuil. Hâtons-nous de dire que jusqu'à présent, il a peu pris et n'a paru que sur la tête de quelques excentriques qui ne font pas la loi ; mais, hélas ! il suffirait qu'une femme un peu élégante le prît sous sa protection pour que, le lendemain, le dit chapeau fit le tour du monde.

A la lecture de ces appréciations si contradictoires, on ne peut s'empêcher de reconnaître la vérité du proverbe : « Des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer. »

Pour terminer ce résumé, nous ne pouvons résister au désir de mettre sous les yeux de nos lecteurs les lignes suivantes signées Albert Petit, et empruntées au *Journal des Débats*. Rien de plus spirituel n'a été dit contre ce malheureux Gibus :

On a dit beaucoup de mal du chapeau haut de forme, à l'occasion de son centenaire. Mais il est à remarquer qu'aucun de ses détracteurs n'a eu l'audace d'en proposer formellement la suppression. Aucun, en tout cas, ne s'est déclaré prêt à payer de sa personne, en donnant le signal de l'abstention. Le tuyau de poêle continue à régner, arrogant et immuable, sur les crânes mêmes de ses ennemis. A notre époque, où scissionnent les Ligues et les Associations, il ne s'en est pas formé une contre l'usage ou simplement l'abus de ce couvre-chef dénoncé à la fois par les esthètes, les hygiénistes et les gens pratiques. Chaque matin, l'homme civilisé brosse, lustre et bichonne ce fallacieux accessoire de toilette qui se hérisse au moindre contact et qui se cabosse dès que son propriétaire a la prétention de s'introduire dans un fauteuil ou dans un wagon de la Ceinture.

Je ne parle pas du théâtre où la préoccupation de garantir contre tout accident un engin si fragile fait perdre aux spectateurs un peu soigné une bonne partie de la pièce. Depuis que le protocole impitoyable ne permet plus de remplacer le chapeau de soie par un simple claque, le commerce des chapeleurs a dû prendre une sérieuse extension. Surveillez les angoisses et les misères d'un monsieur de l'orchestre qui tient à ne pas se séparer de son couvre-chef, ainsi que l'exige la mode, dans sa haute sagesse. A force d'ingéniosité et de persévérence il arrivera peut-être tant bien que mal à suspendre son tyrannique compagnon au crochet dont certains directeurs ont eu l'amabilité de munir leurs fauteuils. Mais alors, il lui restera à résoudre la question non moins délicate de loger ses jambes d'un côté ou de l'autre de l'obstacle ainsi dressé au niveau de ses genoux. La moindre négligence, le plus petit mouvement d'inattention, amènera une catastrophe. S'il faut livrer passage à un voisin atterré, le monsieur de l'orchestre est réduit à une gymnastique désespérée pour sauver son chapeau : ou il le serrera contre sa poitrine, en un geste de nourrice alarmée, ou il le tiendra à bout de bras au-dessus des conflits de l'humanité, avec quelle grâce, vous le savez. Le plus souvent, il finira par le fourrer sous son siège, au petit bonheur, et je n'ai pas besoin de vous dire en quel état il le retrouvera, pour peu que les pieds du voisin de derrière aient trouvé le moyen de s'insinuer jusqu'en cette retraite insuffisamment protégée.

Aux mariages, aux enterrements, la situation n'est guère moins critique. Un défilé de sacrilgie équivaut pour un chapeau de soie à une campagne dans la brousse, et les pansements du coup de fer sont parfois impuissants à redonner aux éclops le brillant vernis de la santé. Le mondain le plus impeccable ne sort jamais indemne de cette redoutable épreuve. Je sais bien que c'est précisément la difficulté de tenir le chapeau de soie en bon état qui a fait en grande partie la durée de son succès. C'est un luxe de reluire, et un luxe auquel ne sauraient

prétendre les hommes occupés d'autre chose que de brosser avec leur coude un morceau de peluche tendu sur un cylindre de carton. Il faut du loisir, de l'étude, et même une certaine vocation préalable pour porter honorablement le chapeau haut de forme. De toutes les pièces de notre habillement masculin, c'est assurément le moins démocratique.

Qu'importe après cela que la calvitie menace les crânes emprisonnés sous cette cloche ? Le docteur Schwenninger, le médecin du prince de Bismarck, a eu beau prouver que la disparition du cheveu et la propagation du tube vont de concert, il n'a pas converti grand monde, du moins en France et en Angleterre, les deux citadelles du snobisme et du chic. En Allemagne, il est vrai, en Autriche, en Suisse, et dans la plupart des autres pays de l'Europe, le chapeau haut de forme est moins envahissant. C'est un harnais auquel on ne s'astreint que dans les grandes occasions. Un médecin peut faire ses visites en simple feutre et un professeur ne croit pas que l'avenir de la science dépende de la façon dont il abrite sa tête. L'un et l'autre tiennent, avant tout, à ne pas avoir la migraine. Le féthichisme du tuyau de poêle souffre des infidélités qui feraient pousser les hauts cris sur le Boulevard.

Est-il donc impossible d'obtenir en France une pareille commutation de peine ? Sommes-nous condamnés à porter à perpétuité une coiffure qui, par son poids, ses dimensions, son impénétrabilité à l'air, son inefficacité contre les intempéries, semble un défi au sens commun ? La mode, qu'on accuse volontiers, et non sans raison, d'être trop changeante, sera-t-elle immuable en ce seul point ? Si tous ceux qui protestent contre le chapeau haut de forme sont sincères, s'ils ont le courage de manifester leur opinion autrement qu'en paroles, il ne doit pas leur être impossible d'en triompher. M. Jules Lemaitre, ce matin encore, instruisait le procès de cet objet inconcevable et mystérieux, qui offusque la raison et les yeux de tous les gens de goût, et dont personne n'a jamais pris la défense. Pourquoi conclut-il avec mélancolie que son abolition est un rêve ? Ne vaudrait-il pas mieux faire un essai loyal d'insurrection ? Une Ligue devrait se former avec ce cri de guerre : « Le chapeau haut de forme, voilà l'ennemi ! » Que tous ceux qui sont de cet avis envoient leur adhésion ; qu'ils s'engagent à prêcher d'exemple en proscrivant cet article de leur ajustement, et le tuyau de poêle disparaîtra plus vite peut-être qu'on ne pense.

Onna vreta.

Lè bons s'einvont, lè crouio restont. Lè cein que desai l'autro dzo Tiénon à son névao Isaue à David.

Vé don vo deré quoi l'est Tiénon et son névao Isaue. Et bin Tiénon l'è on vilhio valet, boun'homo s'on vao, mā on bocon crâpin et que ne meézè pas adi dou z'aò après sa soupa, quand mimo l'a lo moïan et que gardè dái dzeneliès. Son névao Isaue lè ion dè cliau zestaifi que rupé tot ein herba, et coumeint vo lo compreindrai, n'est pas tant bin vu dè son oncllio Tiénon.

Isaque va toparâti lè zans, eintrè Tsalandè et lo Bouman, lâi férè vesita. Dè couteuma Isaque trovavè son oncllio cheta su lo ban daò fornet, sa grossa pipa ào mor, que liésai lè papâi.

Sti an Tiénon qu'irè on bocon malâdo, ne s'étai pas léva. Isaue s'est don chetâ vai lo lhi et sè mète à babelhi.

Ein déveseint dè cosse dè cein, Isaue apêchâi déso lo lhi on par dè solâ tot batteint nàovo : « Vouaïque on par dè solâ que mè remontièr bin lè grâpiè, » se sè dit en li-mémo. Mâ lo gros de l'affère l'irè dè lè preindre sein itrè vu, kâ l'oncllio n'avai pas frâi ai ge.

Tot d'on coup lâi vint on idée : sein férè séimblant dè rein, sein arrêtâ dè devesâ, tré sè chargiès einfatè lè solâ et met lè sins à la plièce.

Lo coup fê, Isaue sè préparé à parti, et son oncllio lâi dit ein lâi ludzeint dein lo man onna pice dè cinq francs que l'avai prâi déso lo coussin : Tè, Isaue, et tâtsé d'itrè pe sadze, kâ

du lo temps que t'ein fâ ne sé pas coumeint t'i adé einvia ; lè bin coumeint on dit : « Lè bons s'einvont, lè crouio restont. »

— Lè verè, dit Isaue ein guegneint sè solâ nàovo, « lè bons s'einvont, lè crouio restont. » Et remachè l'oncllio, lâi baillè la bouma né et fot lo camp. ALOYS CHATELANAT.

Le 6 courant, a eu lieu, au Théâtre, la soirée annuelle de l'*Union chorale*. Tous nos journaux en ont parlé en termes élogieux. Deux d'entre eux, cependant, la *Gazette* et le *Nouvelliste*, après avoir constaté les progrès constants de la société et félicité son directeur, M. Charles Troyon, ajoutèrent quelques critiques quant au choix des chœurs exécutés. C'étais leur droit.

Ces journaux voudraient voir nos sociétés de chant, en général, ne pas abandonner trop, au profit d'une musique plus savante, les chœurs populaires, « les beaux et simples chœurs à quatre voix, ceux qu'on trouve dans le *Recueil de Zofingue*, dans les *Chants du soldat*, ou encore dans le *Chansonnier du Club alpin*. » C'est une opinion.

Mais, ce qui gâta un peu les affaires et causa, dans le sein de l'*Union chorale*, un sentiment pénible, ce sont les expressions un peu trop cavalières, dont se servirent la *Gazette* et le *Nouvelliste* à l'égard de deux des chœurs exécutés, qu'ils qualifièrent de « ferblanterie harmonique » et de « musique à quatre sous. »

Dans une lettre, publiée samedi dernier par la *Gazette*, le Comité de l'*Union chorale* justifie son choix. Il s'appuie, pour cela, sur l'autorité de MM. Plumhof, C.-C. Dénéréaz, Gustave Doret et William Pilet, chargés, à plusieurs reprises, de la révision des recueils de chœurs d'hommes de la Suisse romande, dans lesquels se trouvent les deux morceaux en question.

Le débat semblait clos. Il ne lui avait manqué que la note plaisante. Elle fut donnée dimanche, au « vermouth, » qui, chaque semaine, réunit, au local de la société, un certain nombre de « Choralions. »

C'est une amusante chanson, dont l'auteur, M. M. D., est un des plus anciens et des plus dévoués membres de l'*Union chorale*. La voici :

(Air connu.)

La Chorale.

(A son directeur.)

Cent sous ! Cent sous !
Pour changer le répertoire ;
Cent sous ! Cent sous !
Charles, comment ferons-nous ?

Le directeur.

Eh bien ! nous achèterons
De la musique nouvelle,
Qui sera d'autant plus belle
Que pour quat'sous nous l'aurons.

La Chorale.

Cent sous ! Cent sous ! etc.

Le directeur.

Nous achèterons aussi
— Soit dit sans plaisirnerie —
Des chœurs de ferblanterie,
Parait qu'ça se chante ici !

La Chorale.

Cent sous ! Cent sous ! etc.

Le directeur.

Nous dirons au Club alpin :
Prêtez-nous votre musique ;
On dit qu'elle est magnifique,
Sur l'alpe, sous le sapin.

La Chorale.

Cent sous ! Cent sous ! etc.

Le directeur.

Puis, dans les *Chants du soldat*,
Nous prendrons la chansonnette,
Pour plaisir à dame *Gazette*
Que *Nouvelliste* imita.

La Chorale.
Cent sous ! Cent sous ! etc.

Le directeur.
Nous donnerons des concerts
A dix sous pour grand'personnes
Et moitié prix pour les bonnes,
Les bébés et les reporters !

La Chorale.
Cent sous ! Cent sous ! etc.

Le directeur.
Et quand le public aura
Pour ses dix sous d'harmonie,
S'en allant, l'âme ravie,
A la *Gazette* il dira :
Cent sous ! Cent sous !
Pour changer un répertoire,
Cent sous ! Cent sous !
On n'voit cela que chez nous !

Tout est bien qui finit par des chansons.

Flegme britannique.

Deux Anglais, M. et M^{me} X..., partis de Montreux, débarquaient à St-Gingolph. Ils demandèrent un guide, car leur intention était de faire l'ascension de la Chaumey, malgré l'inclémence du temps. Personne ne voulut se charger de les conduire, et, comme ils persistaient dans leur projet insensé, on leur indiqua le chemin.

Partis à une heure, ils arrivèrent selon toute probabilité vers cinq heures, car, le soir, un feu de joie, aperçu sur une des pointes, annonçait leur présence là-haut. Et comme ils avaient décidé de redescendre sur Vouvry, on ne s'inquiéta plus d'eux.

Mais des télégrammes adressés au président de la commune les rappela au souvenir des bonnes gens de St-Gingolph. C'étaient les familles de nos touristes qui s'alarmèrent, car ceux-ci n'étaient, paraît-il, pas rentrés. Le crieur public annonça que ceux qui auraient des nouvelles à donner des disparus étaient priés de le faire immédiatement.

Puis une escouade de braves partirent à la recherche des deux touristes, ce qui ne fut pas chose facile, car la tourmente de neige avait rendu les chemins impraticables.

Les chercheurs furent cependant payés de leur peine, car en arrivant à la porte d'un chalet, le plus charmant spectacle s'offrit à leur vue. Auprès d'un bon feu, la dame anglaise préparait le thé et son époux lisait le *Times* !

Interrogés, ces impassibles personnages répondirent calmement qu'ils attendaient que la neige eût diminué pour descendre !

THÉÂTRE. — Jeudi, M^{me} Eve, de Gyp, a fait une belle salle. Mais cette pièce n'a pas répondu à ce qu'on en attendait. Elle manque de fond. L'action s'éparpille autour d'un bal, dans une foule de petits incidents, de scènes assez amusantes, mais qui se succèdent sans esprit de suite, sans une idée, un personnage qui pique réellement l'attention.

Quant à l'interprétation, elle a été très bonne ; tous les artistes s'en sont acquitté avec succès. Nous avons été charmés de retrouver là M^{me} Daumerie-Scheler, avec sa diction excellente, son jeu sobre et juste, sa physionomie expressive.

Le *Passant* a fait plaisir. M^{me} d'Athis a très bien rendu les beaux vers de Coppée. La diction de M^{me} Benedic laissait à désirer.

Demain, dimanche : **Les deux Gosses**, ce grand succès, qui en est à sa treizième représentation sur notre petite scène lausannoise ! Y aura-t-il place pour tous ?

Nous lisons dans un journal de Paris :

« Un accident est arrivé hier, boulevard Montparnasse. Le sieur P... s'est cassé la jambe. C'était un ouvrier en bronze. »

Jugez un peu, si c'eût été un ouvrier en porcelaine.

1. MONNET.

Lausanne — Imprimerie Guilloud-Howard.